

Québec français



Seul au sommet

Véronique Nguyen-Duy

Numéro 122, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55945ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nguyen-Duy, V. (2001). Seul au sommet. *Québec français*, (122), 96–97.

Seul au sommet

Véronique Nguyễn Duy

Je n'avais pas l'intention de traiter du Sommet des Amériques. Il m'e semblait qu'un nombre suffisant de choses avaient été dites sur le sujet avant, durant et après l'événement. Tout d'abord, il y eût ce le délire collectif sur les mesures de sécurité. Les médias sont devenus de véritables Réno l'Entrepôt et les journalistes, tels des commis du rayon de la quincaillerie, se sont mis à palabrer savamment sur les vertus respectives du fil barbelé et de la clôture Frost. Et à force d'enfoncer le clou, d'article en article, de tribune téléphonique en tribune téléphonique, ils ont fini par avoir [notre] raison. Pendant toutes ces semaines en revanche, pratiquement aucune analyse de la nature même de l'événement et de ses éventuelles répercussions aux plans économique, politique et social. Pourquoi en effet se compliquer la vie à traiter d'obscurités mesurées écomiques alors qu'une pléthore de barricades, blocs de béton et autres artifices défensifs envahissent len-



tement mais sûrement la belle ville de Québec ? Pourquoi tenter de rendre intelligibles les enjeux de ce sommet alors que le premier quidam venu a une opinion bien tranchée sur la pertinence de telles mesures de sécurité ? On a les débats qu'on mérite et si j'avais un penchant pour les théories du complot, je serais suspicieuse à l'égard de ces médias qui s'acharnent à tourner autour du périmètre plutôt que d'entrer dans le vif du sujet.

Pendant les quelques jours qu'a duré le sommet cependant, les journalistes ont

changé leur fusil d'épaule et de gérants du rayon des « guns à clous » et bombes aérosol ils sont devenus de vaillants petits soldats de l'information, bravant les « guns à balles de caoutchouc » et les bombes lacrymogènes afin de défendre le droit du public à l'information. Question de faire la preuve que l'affrontement tant annoncé n'était pas qu'une vaste fumisterie, ils ont donc sauté à pieds joints dans le « show de boucanne » permettant ainsi aux téléspectateurs de partager leurs suffocations larmoyantes et, pourquoi pas, leur indignation. Si le ministre Ménard a un quelconque penchant pour les théories du complot, il est sans aucun doute suspicieux à l'égard de ces médias qui s'acharnent à jouer aux détecteurs de fumée plutôt que d'entrer dans le vif du sujet.

Après le sommet, c'est la mort dans l'âme que les journalistes ont fait le bilan de l'événement et, tels des fossoyeurs, ont fait lentement, très lentement, le décompte des morts. Pour certains, le sommet fut un succès et si on peut déplorer quelques petites bavures, il n'y avait tout de même pas là de quoi tuer un homme. Pour d'autres, les affrontements reliés au sommet sont la preuve que la démocratie et la liberté d'expression qui en est la condition sont toutes deux moribondes. D'un côté comme de l'autre, on multiplie les bilans et les réactions question d'étirer la cérémonie de clôture.

Alors pourquoi venir jeter mon pavé sur cette plage déjà bondée ? Pourquoi ajouter à ce qui a maintes fois été discuté sur toutes les tribunes médiatiques ? Parce qu'au gré d'une promenade sur les plaines d'Abraham, j'ai croisé ce policier solitaire lorgnant son bout de clôture au milieu de nulle part. Parce que de l'autre versant du sommet, sous le soleil exactement, j'ai découvert ce guerrier aux allures de tas de ferraille abandonné dans une plate-bande de crocus. Et je me suis demandé ce qu'il pouvait bien ressentir, planté là comme un arbre à regarder la vie couler comme un long fleuve tranquille. Je vous explique.

Étant l'heureuse maman d'un Ti-Pou de trois mois et ayant aussi le bonheur de voir ma résidence juchée à cheval sur la fameuse clôture qui, comme le dit mon chum, ne protège pas plus des gaz que des balles, j'ai



D'un côté comme de l'autre, on multiplie les bilans et les réactions question d'étirer la cérémonie de clôture.



dû réfréner mes ardeurs militantes et choisir entre deux options : rester confinée à l'intérieur de mon appartement ou encore désertier les lieux. Nous avons passé une journée entière le nez collé à la fenêtre du salon regardant les manifestations soient-elles d'enthousiasme, de solidarité ou encore de violence. Ti-Pou était littéralement captivé par toute cette agitation. Policiers ou manifestants du Black Block, du moment qu'ils s'agitent, pour lui c'est du pareil au même. Et pour s'agiter, ils s'agitaient. Une bombe fumigène par-ci, un cocktail molotov par-là, une arrestation musclée et, en prime, les huées, applaudissements, larmes et toussotements des badauds. Tout cela m'a fait sérieusement envisager d'embaucher un agitateur pour faire office de gardien d'enfant. Mais puisqu'aucun ne semblait disponible cette fin de semaine-là et puisqu'il devenait impossible d'éloigner Ti-Pou de la vitre sans provoquer une crise de larmes, c'est donc sur les plaines que nous avons retraité et abdiqué. Le contraste était saisissant. À quelques centaines de mètres seulement des lieux de l'affrontement, comme les journalistes se plaisaient à désigner le coin des rues Turnbull et René-Lévesque, plus un cri, plus un seul nuage de gaz, plus une seule pancarte, rien que le soleil, les fleurs et les bourgeons vert tendre. N'eût-été de la clôture qui traversait le parc comme une

cicatrice, rien, absolument rien ne témoignait de l'existence même du fameux Sommet des Amériques. On comprend mieux pourquoi les médias étrangers n'ont pas accordé une très grande importance à l'événement.

C'est donc au gré de nos pérégrinations familiales le long de la croisée que nous avons croisé un croisé des temps modernes à qui on avait, j'imagine, assigné la tâche insigne de repousser les attaques des barbares. Mais, dans ce décor bucolique, les barbares se faisaient rares et notre chevalier solitaire semblait porter le fardeau de son évidente et ridicule inutilité. Cela m'a fait penser à ce bon vieux Jean-Jacques qui, passé maître dans l'art de la jérémiade qu'il confondait avec la rêverie, s'évertuait à chercher un sens à sa vie.

Seul et délaissé [...] je me disais en soupirant : qu'ai-je fait ici bas ? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, et je porterai à l'auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentiments sains mais rendus sans effet et d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes¹.

À quoi pouvait bien penser cet homme [Qu'ai-je fait ici bas ?] ? Se sentait-il veinard de s'en tirer peinard avec une fin de semaine paisible, assis benoîtement au soleil à saluer les gens et à se faire prendre en photo avec les enfants [Au moins ce n'a pas été ma faute... ?] Était-il plutôt frustré de ne pouvoir enfin mettre à profit tous ces redressements assis, toutes ces pompes et toutes ces séances de tir au lance-roquettes [J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu] ? Les responsables des forces de l'ordre peuvent bien souhaiter que les manifestations se déroulent dans le calme, il n'en demeure pas moins que, pour ceuzécelles qui s'agitent de chaque côté de la clôture, les attentes sont fort différentes. Et je ne peux m'empêcher de penser que ce pauvre bougre est sorti un peu déçu de sa fin de semaine. Déçu comme on peut l'être lorsque trois pichets de sangria nous assomment sans nous faire rire ; déçu comme on peut l'être lorsqu'on se fait



éliminer au troisième tour d'une interminable partie de Monopoly ; déçu comme on peut l'être lorsque les seuls invités à notre surprise-party sont nos beaux-parents (malgré tout le respect et l'amour qu'on leur porte).

Je ne peux m'empêcher de penser que c'est avec une pointe d'envie qu'il a écouté ses collègues relater leurs faits d'arme et qu'il a regardé les images mille fois rediffusées de cette clôture qui tombe au milieu d'une pluie de bombes. Non pas qu'il soit particulièrement belliqueux, il m'avait plutôt l'air affable, mais parce qu'il était préparé à l'action. Comme tout le monde d'ailleurs : manifestants, forces de l'ordre, population en général. Je suis convaincue que plusieurs manifestants auraient été tout aussi déçus s'il n'y avait pas eu l'ombre d'une matraque au dessus de leur tête. Peu importe notre camp, on grimpe au sommet en quête de gloire. Mais en cette époque où tout se doit d'être poussé à l'extrême, peut-être serait-il plus indiqué de dire que l'on grimpe au sommet en quête de sensations fortes. La gloire est proportionnelle à la quantité d'adrénaline circulant dans le sang. Celui qui reste seul au bout de nulle part, à astiquer son arme et à mastiquer des brins d'herbe ne peut prétendre à aucune gloire. Aucune action flam-



boyante, aucun fait d'arme, aucune attention médiatique, rien. À peine s'il a une existence puisque nous ne sommes que deux à savoir qu'il en était. Mais c'est néanmoins l'image que je garderai de cet événement : un homme seul, assis face à une clôture, son casque et son arme gisant dans une talle de fleurs multicolores. On peut parfois être bien seul au sommet...

Note

1. ROUSSEAU, Jean-Jacques (1972/1782). *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, Folio, p. 47.